



UNE GRANDE FEMME

MAX LOBE
ÉCRIVAIN

Ce soir-là, lorsqu'il ouvrit la porte, il s'étonna de voir la table si bien dressée. Non pas que ce fût sa première fois de la voir aussi bien dressée. Non. Bien au contraire. Cette fois-ci, en revanche, il y avait quelque chose de différent, quelque chose de beaucoup plus saisissant. Pas sur la table en elle-même, mais dans la lumière chaude, tamisée par l'abat-jour au design contemporain, qui enveloppait la pièce. Le silence du hall d'entrée, de la salle à manger, de la maison tout court, ajoutait un air de solennité à ce décor de chalet moderne. Tout paraissait apaisé. Pourtant, Christian le savait : il y avait de la tension dans l'air. Ses filles n'étaient pas venues lui sauter au cou. Il les avait cherchées du regard. En haut, en bas, ici et là : elles n'étaient pas là. Il en conclut qu'elles étaient peut-être déjà au lit, ou alors que Sophie les avait laissées chez sa mère à elle. Et si elle les avait vraiment laissées chez sa maman, c'est que l'heure était grave.

En accrochant son manteau dans le dos de la porte principale, Christian comprit tout de suite une chose : Sophie n'avait pas tout à fait saisi que la situation avait changé. L'affaire prenait une autre tournure. Les attaques fusaient de partout. Les flèches étaient aiguisées, précises, clairement dirigées contre lui. Depuis des semaines, il les recevait, une à une. Parfois dans l'abdomen, parfois à l'épaule, à la cuisse, à la fesse. Plus tôt dans la journée, une flèche-attaque s'était carrément plantée dans sa gorge. L'hémorragie était abondante. La radio avait indiqué que ses principaux soutiens, son état-major en quelque sorte, le lâchaient. Oui, l'hémorragie était abondante. Ses colistiers d'hier n'attendaient que ça : qu'il s'en aille. Ils se lanceraient dans la bataille pour récupérer la chaise laissée vide. Et notre Christian Baumann le savait, Bernard Studer, le directeur de l'école du village, cette école-là même que fréquentaient ses filles était dans les starting-blocks. Il faisait partie de ceux qui priaient, le regard embué d'un cynisme étincelant, que Christian lâche enfin le morceau. La chute serait spectaculaire.

Sophie ! Ah, la belle Sophie Baumann ! Elle apparut dans sa plus belle blouse blanche en soie, celle que Christian aimait le plus, celle au col Claudine bleu marine. Il la lui avait offerte quelques mois plus tôt. À cette époque, Christian n'avait que ça en tête : devenir chef du Consortium bourgeoisial (CB) et chapeauter ainsi tous les chefs des trois villages qui constituaient

ledit consortium : Convent, Malbirie et Lucky-sur-Tilly. Il lui avait acheté cette blouse afin qu'elle fût la plus belle de son meeting principal qui devait quand même rassembler près de 500 personnes, les villageois de Convent, Malbirie et Lucky-sur-Tilly. Elle devait se montrer sous son meilleur jour. Cette blouse en soie lui allait si bien qu'il lui donnait un air de First Lady promiseuse. Tout ça à tel point qu'une bonne vieille – probablement rendue malvoyante par la force de l'âge – avait fini par la confondre avec Lady Dy. « C'est bien gentil à vous, qu'elle lui avait répondu faussement embarrassée, avant d'ajouter : sauf que moi, je suis brune. »

Ce soir-là, elle effleura la joue de son Christian. Elle porta sa main droite à la nuque de son mari. Elle lui caressa l'oreille. Elle chercha son regard. Intensément. Il voulut se dérober. Mais sans rien forcer, elle alla cueillir ce regard. Elle le lui arracha. Elle le ramena gentiment à elle. Quand elle crut l'avoir reconquis, elle leva légèrement ses talons pour lui en coller encore une, de bise. Cette fois-ci, Christian sentit le souffle léger et chaud de son épouse lui couvrir le cou telle une écharpe de laine. Une sueur hivernale roula dans son dos. Sophie l'invita à prendre un verre de blanc. Elle n'avait rien cuisiné. Rien commandé. Au menu, une bouteille de blanc de la région. Avec un lent mouvement de la main sur la table, elle lui proposa de s'asseoir là, à sa droite. Il le fit sans broncher. Comme hypnotisé. Il avala d'une traite son premier verre. Elle lui en servit un deuxième en murmurant : « Doucement, chéri. Ça ira. » Il n'avait pas su quoi répondre à ces mots. Fallait-il lui faire à nouveau confiance ? Cela faisait des semaines qu'elle lui murmurait à l'oreille, tous les soirs, patiemment, fermement, avant qu'il ne serre ses filles dans ses bras pour leur souhaiter une belle nuit, avant qu'il se repasse les tweets et autres posts sur les réseaux sociaux qui faisaient de lui la cible de tout le monde, avant qu'il n'avale le cocktail de cachets que sa psy lui filait à grands coups d'ordonnances... des semaines qu'elle lui murmurait : « Doucement, chéri. Ça ira. » Une ou deux fois seulement, elle avait jugé bon d'ajouter : « Tu es un homme exceptionnel. Qui dit homme exceptionnel ne dit pas seulement grande femme, mais aussi foule jalouse et haineuse. Cela fait des années que tu sers le village de Convent. Tu as fait beaucoup, chéri, beaucoup trop pour ce village, pour ce CB ►►



dont ils t'ont refusé la présidence. Mais c'est pas grave. Ils ne pourront pas t'éjecter de la tête de Convent. Tu resteras là jusqu'au bout.» Comme Christian essayait de s'arracher à son discours, elle lui disait : « Chéri ? Mon bébé ? Regarde-moi. Regarde-moi. Tu me connais. Ça fait des années que nous sommes ensemble. J'ai été de toutes tes batailles. Je le serai toujours. Accroche-toi. Ne lâche rien. Rien. Tu le mérites. Nous le méritons. Nous, toi, moi, les enfants. »

Christian était à son cinquième verre de blanc lorsque son téléphone vibra. Une notification : Bernard Studer annonçait la création d'une pétition demandant le départ du chef du village bourgeois de Convent. En quelques heures, la pétition avait déjà recueilli plus de 50 signatures. Il en fallait un peu plus de 200. Sophie déposa délicatement son verre. Il vit combien sa manucure et son vernis beige étaient parfaits. Elle lança, posément, ses mains nouées à son verre : « La Parole de Dieu dit que ceux qui sont abaissés, bien haut Il les élève, ceux qui sont affligés trouvent la délivrance en Lui. Mon chéri, il ne te reste plus que six mois avant la fin de ton mandat. Six mois seulement. C'est rien. L'Éternel ne te lâchera pas. Souviens-toi, lorsque tu marches dans la vallée de l'ombre et de la mort, Il est avec toi. Ni Studer ni aucun d'entre eux ne te fera tomber. Et compte sur moi. Je suis là. Ne lâche rien. » Christian avala son sixième ou septième verre de blanc. Sophie voulut ajouter un mot, mais il l'interrompit avec force. Il frappa des poings sur la table. « Basta ! » qu'il cria, les yeux rouges et gorgés de larmes. Sophie ne sursauta point. Elle était glaciale. Christian quant à lui était tout pourpre. Était-ce à cause de l'alcool ? De sa femme ? Des médicaments ? Des flèches qui le balafrèrent depuis des jours et des jours et qu'il s'acharnait avec le concours de la douce Sophie à panser et panser encore comme un pêcheur qui rafirole une pirogue qui coule inéluctablement ? Basta ! qu'il cria encore avant d'exploser dans un sanglot puéril. Sophie le prit dans ses bras, sa tête coincée sur son épaule. Oui, c'est ça Sophie, l'épaule, la femme, la femme, la femme. Elle était sa femme. Elle était là pour lui. Comme une mère, elle lui donnait des conseils. Elle n'imposait rien. Non. Surtout pas. Rien du tout. Mais à la fin, quand même, il devait faire ce qu'elle lui suggérait de faire. Parce qu'elle était sa femme. Et derrière un homme exceptionnel, se cache une grande femme. Elle,

Sophie, avait toujours été derrière l'homme exceptionnel avant que cette histoire de cartons de bouteilles de champagne ne vienne remettre en cause son intégrité. Si seulement cela s'était limité aux cartons de champagne qu'il avait reçus du chef adjoint du village de Malbirie. Si cela n'avait été que ça, on aurait dit – comme on l'avait d'ailleurs dit au tout début de cette affaire – que ce n'était qu'une bagatelle. On n'en fera quand même pas un gros fromage ! Mais non, d'autres cadavres, beaucoup de cadavres avaient été sortis du placard. Tous les villageois du CB en parlaient. Christian n'était plus crédible. Point. Il ne l'était simplement plus. Sophie le serra encore dans ses bras pour lui communiquer toute la chaleur qui aurait pu le calmer, lui redonner confiance en lui. Oui, elle avait raison. Tout était encore possible. Tout n'était pas perdu. Elle pourrait encore, dans quelques années, si le Bon Dieu le voulait, devenir la First Lady du CB. Elle aurait sans doute une ou deux ridules en plus sur le contour des yeux. But who cares ? On s'en fiche ! L'essentiel était qu'elle le devienne, elle, Sophie, First Lady.

Mais ce soir-là, il n'en pouvait plus. Christian n'en pouvait vraiment plus. La pression était trop lourde. Le poids, énorme, sur ses épaules à lui. Qu'elle crève, bordel ! qu'il avait pensé en décrochant son manteau. « Espèce de looser ! » lança-t-elle. L'écho de l'injure lui parvint dans le froid hivernal. L'injure-lame. L'injure-sabre. L'injure-épée, plantée dans son dos par la femme qui partageait sa vie depuis toujours. Deux gamines au compteur. La famille parfaite. La famille Barilla. La famille Lacoste. Dehors, pas trois chats. Le clocher d'une chapelle tinta. Christian regarda sa montre. Il était 21h. 21h à Convent et c'est le désert. La Sibérie doit être beaucoup plus animée. Christian bifurqua à droite, sur la rue des Saints. Le noir. Il sortit un briquet pour éclairer. De la musique au loin. Un truc folklorique du coin. Quatre moustachus aux allures de molosses tenant chacun dans la main une batte de baseball. « Hey ! Salut, toi ! » Il n'eut pas le temps de réagir que déjà un coup franc et puissant lui cassait le nez. Du sang. Des coups. Beaucoup de coups. Le lendemain matin, Sophie découvrit le corps méconnaissable de son mari sur le perron de leur maison. Elle ferma les yeux, porta une main à son crucifix. Telle devait être la volonté de Dieu. ■